

# LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français  
et deux fois en polonais

Rédaction et Administration :  
4, Place Clichy, Paris (9<sup>e</sup>)

2<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 37 — 1<sup>er</sup> AOUT — 1918.

Abonnements :  
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

## SOMMAIRE

La Pologne et le Droit des Peuples, par le Dr L. GALLOIS. —  
En Pologne. — Noblesse et Aristocratie, par L. SAISSET.  
— Lublin, par Th. CISWICKI. — Feuilleton : Marysienka  
et Jean Sobieski, par Marcelle MARTIN.

## La Pologne et le Droit des Peuples

Le nom que devra porter dans l'histoire la guerre actuelle, c'est celui de Guerre du Droit des Peuples. C'est en effet l'établissement d'un droit et d'une morale entre les nations qui est l'enjeu de la lutte. Ou nous serons vaincus et l'Allemagne imposera son joug à tous les peuples, ou nous serons vainqueurs et nous organiserons une république de nations où toutes seront libres et égales.

Sans doute, le principe du Droit des Peuples a été formulé depuis longtemps. La Révolution d'Angleterre l'a posé dans le domaine de la politique intérieure, la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis l'a fait triompher dans les relations internationales. Mais c'est notre Révolution Française qui en a fait un principe général applicable à tous les peuples. C'est parce que nos armées de la Révolution se présentèrent au monde comme des libératrices qu'elles remportèrent leurs invraisemblables victoires. Et si Napoléon fut si longtemps vainqueur, c'est qu'il avait conservé le drapeau tricolore portant la liberté dans ses plis. Il fallut un certain temps pour que les peuples se rendissent compte qu'il était plus oppresseur que leurs propres souverains. Ils se retournèrent alors contre nous et nous amenèrent à Waterloo.

Mais l'idée était lancée et rien ne devait l'arrêter. Tous les peuples successivement ont revendiqué leurs droits. Plusieurs ont réussi à les faire triompher et à conquérir leur indépendance, comme les Belges, les Grecs, les Serbes, les Bulgares. D'autres se sont contentés de l'autonomie, comme les Hongrois. D'autres ont fait leur unité comme l'Italie et l'Allemagne. Mais il existait encore tout un groupe d'irrédentismes, les uns évidents comme ceux de l'Alsace-Lorraine, du Sleswig, de la Pologne, des Tchèques, des Roumains de Transylvanie, des Yougo-Slaves, des Italiens de Trente et de Trieste, d'autres moins nettement formulés comme ceux des allogènes de l'empire russe. Or, la guerre actuelle apparaît comme la grande liquidation de tout un passé d'oppression et comme l'aurore prochaine du grand soleil de la Liberté.

Or, dans cette histoire de l'évolution du principe du Droit des Peuples, la Pologne apparaît comme la nation la plus représentative et comme un véritable symbole.

Les partages de la Pologne au XVIII<sup>e</sup> siècle provoquèrent en France une révolte des consciences. Que des souverains aient pu se permettre de se partager des peuples comme des troupeaux cela nous parut un crime monstrueux, qui nous inspira la haine de la tyrannie et l'amour de la Liberté. Aussi quand l'Amérique proclama son indépendance, nous volâmes à son secours. Ce contraste orienta la France et l'Allemagne dans deux sens directement opposés. Avoir soutenu les Etats-Unis fit de nous les champions de la liberté. Avoir opprimé les Polonais fit des Allemands les défenseurs de l'autocratie. Un peuple oppresseur ne peut être libre, car ne pouvant accorder la liberté aux peuples soumis, il ne peut la revendiquer pour lui-même. L'écrasement prochain de l'Allemagne sera le châtiement du crime qu'elle a commis vis-à-vis de la Pologne.

Les malheurs de la Russie actuelle ne proviennent pas d'une autre cause. Les tzars n'ont pas su choisir

entre les deux tendances. Ils ont mérité le titre de libérateurs à l'extérieur en aidant à l'indépendance des Grecs, des Serbes, des Bulgares, des Roumains, mais par une conséquence hélas trop fréquente dans l'histoire du Droit des Peuples, ils l'écrasèrent chez eux et cela parce qu'ils avaient pris une grande part de la Pologne et que la liberté ne peut vivre dans un pays où il y a des races sujettes. La nation russe n'a pu faire son éducation politique et maintenant qu'elle s'est émancipée elle n'a pas la maturité nécessaire pour se conduire. Elle ne sait plus reconnaître qui sont ses amis ou ses ennemis. L'Allemagne, où le mensonge est honoré à l'égal d'une vertu, a beau jeu en essayant de lui faire croire que c'est le kaiser qui défend le Droit des Peuples et que c'est nous, les peuples libéraux qui sommes des impérialistes. La Pologne a été la pierre d'achoppement qui a empêché de passer la liberté russe et qui l'a fait verser dans l'anarchie.

Sous la Révolution, les Polonais furent des premiers à venir s'offrir à nous pour nous aider à libérer les peuples et ils le firent en tel nombre que l'on put constituer la légion polonaise de Dombrowski qui fut l'origine de notre légion étrangère. Sous l'Empire, la Pologne a joué le même rôle symbolique. Elle fut la pierre de touche sur laquelle les peuples jugèrent Napoléon. Que ferait-il d'elle après avoir vaincu ses maîtres : l'Autriche, la Prusse, la Russie ? C'était là qu'on l'attendait. S'il avait refait la Pologne, il était le libérateur escompté et il continuait à être porté par l'enthousiasme populaire. Mais déjà, il voulait ménager les rois et rêvait d'épouser une archiduchesse. Désertant la cause de la liberté, il ne devint qu'un vainqueur étranger ordinaire contre lequel il fallait lutter.

De nos jours, la Pologne reste encore le grand critérium d'après lequel les peuples jugeront des intentions de l'Entente. Toutes nos autres revendications peuvent être attribuées à des considérations égoïstes. Que la France réclame l'Alsace-Lorraine ou l'Italie, Trieste et Trente, elles semblent ne défendre qu'un intérêt personnel, et l'Allemagne peut espérer par des tractations séparées détacher de notre coalition telle ou telle nation en lui offrant la satisfaction qu'elle désire. Mais que l'on établisse nettement que nous nous battons pour un principe général applicable à tous les peuples et nous nous souderons en un bloc indestructible. L'opinion du monde sera pour nous et c'est une force qui emporte tout. Et comment pouvons-nous donner la preuve de nos intentions désintéressées ? En refaisant la Pologne et en le proclamant solennellement au plus tôt.

A mon avis, cela aurait dû être fait depuis longtemps. Au lendemain de la victoire de la Marne, nous aurions dû formuler nos conditions de paix aux Allemands. Nous leur aurions dit : « Vous avez manqué votre coup, vous serez vaincus. Mais comme nous ne tenons pas à nous battre plus longtemps qu'il ne faut, voici les termes du traité que vous aurez à signer. Quand vous les accepterez, vous nous le direz et la paix pourra être signée en vingt-quatre heures. Nous n'accepterons pas de discussions. La guerre actuelle n'est pas une guerre ordinaire où le vainqueur prend plus ou moins selon qu'il est plus ou moins victorieux. C'est une guerre de principe. Ou c'est votre principe d'autocratie qui triomphera et si vous êtes vainqueurs, vous ferez ce que vous voudrez. Ou c'est notre principe de liberté qui l'emportera et voici comment nous comptons l'appliquer. Il n'y a pas de moyen terme entre votre conception et la nôtre. »

Or, parmi ces clauses, la libération de la Pologne aurait été une des applications obligées du principe du Droit des Peuples. Prendre l'engagement de refaire l'unité polonaise, c'est assurer la victoire de l'Entente.

Dr P. GALLOIS.  
(L. Servérier.)

## EN POLOGNE

### Situation lamentable de la Galicie Orientale

Lausanne, le 15 juillet 1918.

Une députation de propriétaires fonciers de la Galicie orientale vient d'arriver à Vienne pour informer le gouvernement autrichien de la situation tragique dans laquelle s'est trouvée cette région ayant tout particulièrement souffert à la suite des opérations de guerre. D'immenses terrains sont restés incultes, pendant que 150.000 évacués qui ont reçu la permission de regagner « leurs foyers » traînent d'un village à l'autre sans trouver ni la moindre trace de leurs propres maisons, ni un abri quelconque. Les informateurs ont souligné le danger exceptionnellement grave de cet état de choses, aussi bien au point de vue économique que politique et social, vu le voisinage immédiat de la nouvelle république ukrainienne, où règne une anarchie complète.

Les journaux polonais relatent que le rapport de la délégation aurait fait une « forte impression » sur le gouvernement. Ils ajoutent cependant que le gouvernement autrichien a été maintes fois déjà sous de « fortes impressions » sans toutefois en tirer des conséquences positives...

### Nouvelles méthodes de réquisitions allemandes en Pologne.

Ces méthodes consistent en ce qu'on appelle « Dreschkolonnen », c'est-à-dire des détachements volants de batteuses. Les soldats qui en font le service, les transportent de village en village où ils battent le blé des paysans, distribuent à ceux-ci ce qu'on nomme la « norme de faim », et s'emparent des excédents pour les besoins militaires.

### Les autorités allemandes à Varsovie empêchent un des membres du Conseil d'Etat d'exercer son mandat

Lausanne, le 11 juillet 1918.

Parmi les membres du Conseil d'Etat, nommés par le Conseil de Régence, se trouve M. Joseph Blyskosz, un des leaders les plus connus des milieux paysans de la Podlachie, ancien membre de la Douma. Cependant le décret de nomination n'a pu lui être remis, parce que M. Blyskosz habite un des villages du district de Wlodawa, faisant partie du territoire qui, malgré l'acte du 5 novembre 1916, a été détaché du Royaume de Pologne et soumis à l'administration militaire de l'« Ober-Ost » (commandement général du front oriental).

Les membres paysans du Conseil d'Etat, sans distinction de parti, ont adressé au gouvernement de M. Steczkowski l'interpellation suivante :

« Par décret du Conseil de Régence, du 26 avril 1918, M. Joseph Blyskosz a été nommé membre du Conseil d'Etat. D'après les informations qui nous sont parvenues, M. Blyskosz n'a reçu ni le décret de nomination, ni l'invitation télégraphique du président du Conseil d'Etat. Ainsi, M. Blyskosz n'a pas pu arriver à la première séance et, selon les bruits qui courent, ne sera pas mis en état de remplir ses fonctions de membre de cette Chambre. »

### Les Polonais de la terre de Suwalki protestent contre leur séparation d'avec le Royaume de Pologne

Lausanne, le 15 juillet 1918.

Malgré le traité de paix, conclu à Brest, les puissances centrales maintiennent les divisions artificielles qu'ils ont effectuées dans les territoires occupés du Royaume de Pologne et de la Lithuanie. Aussi, le gouvernement de Suwalki dont seulement la partie septentrionale est habitée par les Lithuaniens est toujours détaché du reste du Royaume et uni, avec d'autres territoires non plus lithuaniens que celui-ci, à la Lithuanie ethnographique pour en former la région administrative de l'« Ober-Ost » (Commandement suprême du front oriental). Et c'est pourquoi la terre de Suwalki n'a pu participer aux élections des membres du Conseil d'Etat de Varsovie.

Les citoyens polonais de la terre de Suwalki ont adressé au Président du Conseil d'Etat une protestation contre cette séparation tout arbitraire, où, entre autres, ils disent :

« ... La terre de Suwalki, appartenant en sa grande partie au territoire ethnographique polonais, a depuis

des siècles partagé le sort, bon ou mauvais, de tout le pays ; elle forme toujours, aujourd'hui aussi bien qu'auparavant, une partie intégrante de la Pologne. Depuis plus de 100 ans, la terre de Suwalki se trouvait dans les mêmes conditions d'existence juridique et politique que tout le Royaume. Cette unité est lésée par l'exclusion de la terre de Suwalki de l'organisme provisoire du Royaume... Sans préjuger la question des frontières du futur Etat polonais renaissant, non moins celle de la forme que prendront nos relations avec la nation lithuanienne, nation voisine, nous considérons que, dès à présent, la population polonaise de la terre de Suwalki doit avoir la possibilité de prendre part, en égale mesure avec les habitants des autres territoires du Royaume, dans la vie politique du pays et dans les travaux préparatoires pour la formation de l'Etat, afin que puisse être rétablie l'unité de cette terre avec le Royaume, arbitrairement détruite. »

### Le Conseil d'Etat de Varsovie semble inquiéter les autorités allemandes d'occupation

Comte Lerchenfeld, commissaire du gouvernement de Berlin auprès du Conseil de Régence et du ministère Steczkowski, a dernièrement rendu une visite officielle à la présidence du Conseil d'Etat. Il y a exprimé l'espoir que la tribune du Conseil d'Etat ne deviendra pas un lieu d'agitation contre les Empires centraux et a ajouté qu'il se verrait dans une situation pénible, si ses bons conseils n'étaient pas suivis.

### Un régiment polonais participe à l'attaque.

Un régiment de la vaillante légion polonaise prend part à notre victorieuse contre-offensive. Au cours des derniers combats, il a joué un rôle particulièrement glorieux.

Cet exploit a été célébré au bastion 60, boulevard Suchet, où est logé un détachement de la légion, par une soirée à laquelle assistaient de nombreux invités français et polonais.

### Un médecin polonais tué à Varsovie par des sous-officiers allemands

Lausanne, le 15 juillet 1918.

Les journaux de Varsovie reproduisent le communiqué suivant qui leur a été transmis de la part des autorités d'occupation :

« Dans la nuit du 4 au 5 courant, une très vive altercation eut lieu à Praga (faubourg de Varsovie sur la rive droite de la Vistule) entre deux sous-officiers allemands et le Dr Rostkowski. Pendant la querelle un des sous-officiers tira sa baïonnette et en frappa le Dr Rostkowski si grièvement que celui-ci succomba en quelques minutes. Le meurtrier fut arrêté immédiatement et mis en prison militaire. On ne put cependant procéder à l'interrogatoire que pendant la journée suivante, car l'inculpé était ivre-mort. »

## MARYSIENKA ET JEAN SOBIESKI

Peu de nations ont tissé entre elles des relations aussi continues, aussi serrées et surtout aussi fécondes en événements romanesques que la France et la Pologne. C'est le XVII<sup>e</sup> siècle surtout qui voit passer sur les routes d'Europe toute une suite de personnages étranges, courant à la gloire ou à l'intrigue, vers l'une ou l'autre contrée, jésuites, mousquetaires, maréchaux et duchesses, tous dignes de fournir chacun vingt volumes à Dumas père... Evoquons aujourd'hui parmi ces ombres, l'une des plus curieuses, celle de Très Haute et Très Puissante Marie de la Grange d'Arquien, femme du célèbre Jean Sobieski et reine de Pologne.

On ne naissait pas pour rien, vers 1641, en France, d'un capitaine des gardes de Monsieur et d'une gouvernante de Marie de Gonzague. L'air sentait la Fronde, et plus d'une fois notre héroïne fera songer à une Longueville ou à une Mademoiselle. Pourtant, malgré l'époque des temps, Marie de la Grange entre au monde effacée, munie de peu : petite naissance, petite fortune. Mais, vers 1645, le bon hasard commence à conduire sa vie sous les traits de Marie de Gonzague qui, partant en Pologne pour épouser Ladislas IV emmène, par charité, la fillette dans un pays inconnu et merveilleux, plains de traîneaux et de neige blanche.

L'enfant, devenue le jouet de la reine de Pologne, s'instruisit vite dans une cour où elle apprenait à connaître sa nation nouvelle, tout en subissant l'éducation de la finesse française. Favorite de tous, sa tête ébouriffée se montre dans l'entrebâillement de toutes les portes : des yeux en amande, expressifs et capricieux, un petit nez aquilin, une forêt de cheveux noirs... Tout cela passe et repasse avec une grâce diabolique, si rare à une époque où la beauté se fait majestueuse et dans un pays de blondes matrones réservées. A quinze

### Pourquoi à Cracovie, les autorités municipales sont impuissantes vis-à-vis des cambrioleurs et des voleurs.

Au cours de la dernière séance du Conseil municipal de la ville de Cracovie, M. Federowicz, maire de la ville, a, entre autres, rendu compte des délibérations qui avaient eu lieu à la mairie au sujet de la sécurité publique, déplorable en ces derniers temps. On y a constaté que les cambrioleurs et les voleurs, l'instruction une fois terminée, sont mis en liberté, parce que l'administration des prisons n'a pas assez de vivres pour nourrir les incarcérés. En même temps, M. Federowicz déclara que, si le tribunal régional n'est pas en état d'obtenir la quantité nécessaire de provisions, il sera forcé d'élargir tous les prisonniers, sans distinction de crimes commis.

### Prix des denrées alimentaires à Cracovie.

	Prix de 1914	Prix actuel
Froment, le boiss. (de 96 kg)	24 » cours	800 » cours
Seigle —	10 » —	700 » —
Farine, 1 kilo	» 36 —	10 » —
Pain —	» 32 —	10 » —
Petit pain, la pièce	» 10 —	2 80 » —
Orge perlé	» 24 —	7 » —
Carottes (la botte)	» 50 —	5 » —
Salades, la tête	» 08 —	» 40 —
Epinard, 1 kilo	» 60 —	1 60 » —
Lait, 1 litre	» 24 —	3 » —
Crème —	» 70 —	5 » —
(Eufs, la pièce	» 08 —	» 70 —
Fromage, 1 kilo	1 » —	16 » —
Viande de bœuf, 1 kilo	2 » —	18 » —
— veau —	2 20 —	16 » —
— porc —	2 40 —	28 » —
Saucisse, 1 kilo	4 80 —	50 » —
Jambon —	4 80 —	56 » —
Beurre —	4 50 —	50 » —
Lard —	1 60 —	64 » —

### On mange du chat à Varsovie

Il y a quelques mois, on payait à Varsovie un chat 10 marks, à présent son prix est de 20 à 25 marks.

### Prix des vivres en Russie

Genève, 26 juillet.

La vie en Russie était devenue impossible. On ne se fait aucune idée en Suisse de ce qui se passe là-bas au point de vue alimentaire ; voici quelques petites illustrations : une livre de pain noir pas fameux, achetée sans cartes, ce qui n'est pas difficile, coûte de 10 à 12 roubles. Le pain obtenu avec les cartes (un quart de livre par jour quand on en donne) est presque immangeable ; les pommes de terre, deux roubles la livre ; le riz, introuvable, même à quinze roubles ; le sucre, 23 roubles la livre ; la viande de bœuf, 10 à 12 roubles ; le veau, 15 roubles ; une bouteille de vin au restaurant, 150 roubles ; une bouteille de cognac, 500 roubles et le reste à l'avenant.

ans elle sait tout, elle est partout chez elle, coquette, hardie, extraordinairement dépourvue de cœur et de caractère, mais riche de ruse, prête à tout : vrai tempérament d'aventurière. A seize, pour être classée dans la société, elle épouse un Zamoyski, riche et gai, mais gousteux, vieux et ivrogne.

Les distractions manquent à Zamosc ; « Marysienka », (1) de temps à autre, va bien à Varsovie montrer sa fraîche dignité de grande dame polonaise et reprendre un petit air de cour... mais ces moments sont trop brefs. La jeune femme est coquette et précieuse, elle ne respire que d'hommages. A défaut d'autres, on reçoit quelquefois un voisin, ami du mari, un Jean Sobieski, beau gentilhomme d'une trentaine d'années, qui allie à la sentimentalité de l'époque un goût héréditaire de violences. Dans le triste château, si loin de la douce France, ils jouent, les coudes sur l'Astrée et le Grand Cyrus, la scène éternelle qui précipita aux Enfers la tendre Françoise de Rimini... En 1661, elle part pour Paris, assoiffée de modes nouvelles. Elle en revient la tête éblouie de l'aurore du grand Siècle, et vite, inaugure en Pologne l'inédit français, au grand scandale des dames polonaises qui l'entourent ! Heureusement, dans ces feintes de ruelles, ces recherches du fin qui ne parviennent pas à masquer la désillusion du mariage, tombe du ciel la réalité brutale qui l'en délivre : la mort brusque — tant attendue — de Zamoyski. Veuve, libre, riche, enfin elle va vivre.

Sans but précis, elle flaire tous les vents de fortune qui passent. L'un d'eux semble bon à suivre, malgré que sa direction n'apparaisse point encore : mais on utilisera les hasards qu'il emmène avec lui. C'est l'appel de Marie à la cour de la reine. Celle-ci, à ce moment, se débat âprement au milieu des convoitises européennes qui mordent le trône de Pologne, soutenu par elle seule. Elle voudrait l'assurer à un Français, au duc d'Enghien,

(1) Diminutif de Marie.

## Noblesse et Aristocratie

Un certain mépris est attaché depuis notre révolution française au terme d'aristocrate. On n'y voit plus un synonyme de gibier d'échafaud, mais on lui attribue le sens d'un égoïsme étroit, d'un esprit borné, d'un idéal rabaisé aux tendances royalistes et antidémocratiques. La noblesse, qui au temps de la chevalerie, était déterminée et consacrée par les plus nobles qualités de dévouement aux belles causes, qui se vouait, selon l'expression religieuse, à la défense du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, n'est qu'un vain titre, un mot, le dernier vestige d'un passé trop lourd à porter, d'un héritage depuis longtemps dissipé.

Les sentiments de vénération que le noble inspirait au peuple, au vassal qu'il défendait des attaques et des offenses, dont il protégeait le champ et la famille, se sont changés au cours des siècles, en haine, en hostilité, en indifférence.

C'est que la noblesse elle-même s'est transformée. Elle est devenue chez certaines nations, la caste la plus odieuse, la plus pervertie, le refuge de tous les préjugés, de toutes les arrogances, de toutes les ambitions démesurées, s'attachant à satisfaire ses désirs de domination, ses appétits, ses vices, prête à tous les compromis avec le pouvoir impérialiste pour garder et accroître son bien. Une redoutable forteresse de la féodalité demeure au milieu des nations civilisées, en plein XX<sup>e</sup> siècle, défendue par l'antiquité de son existence, par ses richesses, et par l'appui d'un pouvoir central qui a besoin pour exister de vivre dans son ombre. C'est elle que nous avons abattue en 1789, que la Russie a renversée, par un immense soubresaut, et que l'Allemagne garde encore jalousement jusqu'à ce qu'elle s'écroule avec elle.

Mais il est un pays où la noblesse s'est fait peuple.

Sans révolution, sans qu'une goutte de sang ait été versée, elle a réalisé en Pologne, cette fédération des citoyens de conditions diverses, avec l'harmonieuse conscience des devoirs que lui imposait sa naissance.

Elle n'eut jamais rien de l'arrogance des princes russes, de la folle et insupportable présomption des junkers. On peut lui attribuer cet hommage de Stéphane Buszczyński : « Ce à quoi les autres peuples avaient aspiré pendant de longs siècles et à quoi ils n'arrivèrent qu'à travers des flots de sang, des émeutes, des régicides, des échafauds, le peuple polonais l'obtint et le conserva par la voie légale et en toute tranquillité. »

Dès les origines, les mœurs de la noblesse diffèrent peu de celles du paysan. Le sentiment de l'égalité préexiste aux lois, aux constitutions libérales, et se manifeste dans la vie simple, dans l'acceptation des

mais se heurte à la tête formidable du parti adverse, Lubomirski. Il faut abattre ce soldat. Marie de Gonzague songe, pour le vaincre, à un autre soldat, à ce Sobieski qui a déjà fait ses preuves dans les armes. Et la reine, femme d'intrigue elle aussi, qui connaît le roman de sa favorite, sait parfaitement qu'on s'assure par l'amour des plus terribles conquérants... Elle offre à Sobieski le titre de grand-maréchal, et, dans un guet-apens semblable à celui qui donna, un siècle auparavant, la couronne à la malheureuse Barbe Radziwill, elle l'oblige à épouser la sémillante Française déjà convoitée. Le lendemain, l'époux de Marie de la Grange d'Arquien est lancé aux trousseaux de Lubomirski.

Mais la jeune femme continue à s'ennuyer. Son nouveau mari n'est, à ses yeux, pas plus intéressant que Zamoyski. Si l'on tâtait la cour de France, puisque celle de Pologne n'ouvre, pour le moment, aucun champ à l'imagination ? Céladon guerroye au loin, péniblement... Elle repart pour Paris vers 1667, et s'amuse à des brigues mesquines : il lui faut pour elle le tabouret à la Cour, pour son frère une lieutenance des gardes, pour son père une capitainerie, pour son mari, lorsqu'il viendra en France, une terre, le cordon bleu, le maréchalat ! Elle mène bruit et train, mais s'aperçoit bientôt que cette jeune cour occupée de galanteries ignore les Polonais. Dépitée, ses ambitions insatisfaites, elle ramène en Pologne ses âpres désirs.

Sera-ce une nouvelle défaite ? Elle trouve pourtant, en revenant au logis, de beaux et nouveaux atouts dans, son jeu : Marie de Gonzague est morte. Casimir, impuissant devant la multiple invasion qui crève les frontières, vient d'abdiquer. Seul maintenant, Jean Sobieski mène les destinées militaires de la Pologne. Marysienka essaie d'utiliser son jeune crédit et la fraîche célébrité de son nom pour obtenir de Louis XIV les faveurs mendiées... En 1669 la diète d'élection au trône de Pologne se réunit. Elle contient — sans savoir

mêmes principes, et des mêmes idéals; fidélité à la religion, à la tradition et à la patrie.

Le nombre même de la noblesse polonaise la différencie et la caractérise parmi les noblesses d'Europe. Il est difficile de donner des chiffres exacts, les historiens ne donnent que des approximations. D'après les renseignements recueillis dans la *Relation* de Ruggieri, elle constituait au XVI<sup>e</sup> siècle 2 à 3 % du chiffre total de la population, c'est-à-dire, deux fois plus qu'en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. A la veille de la révolution, la République Polonaise comptait un million et demi de nobles pour dix millions d'habitants, c'est-à-dire 13 0/0 de la population totale.

Toutes proportions gardées, la condition de noble polonais était analogue au droit de cité des républiques hellènes, si bien que Kromer a pu dire : « C'est dans la noblesse que réside la république tout entière. »

Cette masse énorme, répartie sur un territoire immense, se différenciait naturellement et présentait des degrés divers dans un organisme homogène.

Elle comprenait des groupes qui eux-mêmes sont assez mal définis, et se décomposent ainsi : les grandes familles seigneuriales, les grands propriétaires d'immenses domaines dont le patrimoine est comparable à celui de la haute noblesse anglaise; deux ou trois cents familles possédant également des domaines étendus, se subdivisant en deux catégories : les *karmazyni*, porteurs de pourpre, et les gentilshommes moins riches et de noblesse moins ancienne. La petite noblesse provinciale est évaluée à 20 ou 30.000 familles possédant un village ou deux. Puis vient la noblesse « grise » ou petite noblesse, pauvre et besogneuse, ne possédant pas de serf, ruinée par la guerre, puis ceux qui ne possédaient pas une motte de terre, « les gueux » qui remplissaient différents emplois chez les grands propriétaires, ou abandonnaient la culture pour exercer un métier quelconque dans les villes.

En tout, 1.300.000 individus environ. L'anoblissement résultait du partage des domaines de grands propriétaires appauvris par les partages, ou de l'anoblissement en bloc des habitants d'un village. Et tous ces gens, même pieds nus, portaient l'épée, dit le proverbe, et tous s'appelaient de ce mot touchant, à la fois familier et protocolaire : *Monsieur mon frère*. Devant la loi, c'était l'égalité absolue, l'accès à toutes les charges publiques, mêmes aux plus hautes dignités.

Mais une très grande partie de ceux qui s'appelaient *pauperes nobiles*, qui vivaient en Mazovie, en Lithuanie, en Poméranie, en Podlasie s'étaient tout à fait assimilés aux paysans et n'exerçaient plus leurs droits politiques. D'autres, même parmi les propriétaires trop pauvres pour avoir des serfs étaient inférieurs aux paysans des domaines royaux, non soumis à la corvée.

D'autre part, il n'était pas rare qu'après une victoire, un hetman ennoblît une partie de ses soldats. C'est

ainsi, par exemple, que Stanislas Potocki demanda à la diète cet honneur pour un grand nombre de paysans ukrainiens qui avaient refusé de participer à la révolte de Bohdan Chmielnicki. Du temps de Sigismond-Auguste, l'anoblissement d'un certain nombre de citoyens était obligatoire. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on admit même l'anoblissement des Juifs frankistes baptisés.

Ce qui prouve que la noblesse était un organisme essentiellement vivant, susceptible non seulement d'accroissement numérique, mais puisant dans l'apport d'éléments nouveaux une force, une puissance, une intelligence nouvelles des besoins de la nation.

Une joie aussi, parce que chacun, du plus puissant au plus humble avait devant soi toutes les possibilités d'action.

Sur les âmes n'a jamais pesé cette torpeur, cet écrasement de l'être qui se sent enfermé, emmuré dans sa caste, éloigné de l'activité qui lui convient par d'infranchissables barrières sociales, par des préjugés que ne vainct ni le travail, ni la puissance de l'esprit, ni la valeur morale.

Kromer, évêque et prince était fils d'un paysan. Le poète Dantiscus qui fut également évêque et prince était fils d'un brasseur. Une cabaretière donna le jour au célèbre évêque et humaniste Erasme Giolek. Et c'était un voiturier qui était père de Janicki, prince des poètes, et du cardinal Hosius, président du concile de Trente.

Le noble le plus puissant auprès du monarque n'est pas le plus riche, mais celui de la classe moyenne, qui depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, tient lieu de cette bourgeoisie qu'on a fait un grief à la Pologne de ne pas posséder.

C'est elle qui pleine de vitalité, donnera naissance, au moment des périls de la nation à un Pulawski, à un Kosciuszko.

Même avant que les lois ne protègent les petits, l'opinion les défend : point de violence, contre les serfs, au cours de l'histoire polonaise. L'exemple de Léon Sapieha, *wofewode* de Wilna, grand hetman, est caractéristique : ses paysans qui l'adoraient se cotisèrent pour payer une de ses dettes. « Pour vous, disait-il à ses intendants, un paysan est un paysan, pour moi c'est une excellence, car s'il n'y a pas de paysans, je cesse d'être une excellence. » Il n'était pas rare de voir un noble acheter des terres pour en doter ses paysans, et leur donner un règlement spécial et privilégié.

Malgré ses défauts de légèreté, de turbulence, une imprévoyance qui fut fatale à la patrie, la noblesse a gardé toujours l'amour du peuple, la tradition de la chevalerie. Cet esprit de bonté inspire nombre de réformateurs au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, et la constitution du 3 mai 1791, en un paragraphe spécial, affranchit définitivement les paysans. On parle même de répandre l'instruction dans la population rurale. Sommes-nous

loin du système qui consiste à entretenir volontairement l'ignorance dans les masses pour mieux les dominer! Et c'était cependant l'œuvre de la *szlachta*, de la noblesse polonaise!

Les plus grands seigneurs affranchirent les premiers leurs serfs : André Zamoyski, grand chancelier de la couronne, Joachim Brzostowski, vice-chancelier de Lithuanie, le prince Czartoryski, grand panetier de Lithuanie, le prince Stanislaw Poniatowski, général, grand trésorier de la couronne, neveu du roi et beaucoup d'autres parmi lesquels le prêtre Hugo Kollontay.

Faut-il citer encore la glorieuse lignée de Zamoyski dont tous les représentants ont recueilli l'amour de leurs contemporains, l'admiration de la postérité. C'est Jean Zamoyski, né en 1541 qui après un séjour en Italie, revient en Pologne pénétré de l'idéal romain et s'applique à introduire dans son pays les principes démocratiques et républicains. Il contribua à toutes les réformes qui réduisaient le pouvoir des nobles.

Dans ses terres de Zamosc où il se retira, loin des honneurs de la cour, il créa une vraie école des hautes-études, l'« Académie », où il attira nombre de savants.

André Zamoyski, né en 1716, est un des premiers qui demanda l'émancipation des paysans. Il créa des écoles professionnelles, encouragea l'instruction, et comme en 1776 lui fut confiée la rédaction des nouvelles lois, il abolit la véritable muraille chinoise qui divisait nobles et bourgeois, admit et encouragea le mariage entre les deux états. Son petit-fils André Zamoyski, né en 1800 contribua au développement de la navigation et de l'industrie, émancipa ses paysans et créa des écoles.

C'est encore Czacki, né en 1765, qui dès sa prime jeunesse consacra l'argent reçu de ses parents à secourir les orphelins, qui ses études finies se consacra à la rénovation économique du pays, et s'immortalise par les réformes bienfaisantes qui libèrent les juifs de Pologne.

C'est ainsi que la noblesse affirma toujours spontanément sa solidarité avec la grande masse du peuple, et en dépit de ses erreurs et de ses fautes, assura par une largeur de vue, unie à la grandeur d'âme l'avenir de la démocratie nationale.

« En Pologne, dit-on parfois, non sans une pointe d'ironie, tout les gens en *ski* sont nobles. » Oui, ils sont nobles, mais ce n'est pas à cause d'une vaine petite particule ajoutée au nom de famille.

C'est d'une noblesse plus belle, plus certaine et plus admirable, celle du cœur.

L. SAISSET.

pourquoi, du reste — la candidature de Condé. Mais la diplomatie de cette brouillonne compromet tant le prince que Michel Wisniowiecki est élu, et que la responsabilité de l'échec français retombe sur la tête de la grande-maréchale.

Découragée encore. Elle retourne à Paris. Plus que jamais Louis XIV se défie de son apreté égoïste et désordonnée. Elle explore tous les chemins de la fortune qui s'ouvrent dans l'antichambre royale. Rien. Le maître reste impitoyable. Lassée, elle reprend le blanc et long chemin de son exil.

Mais, une fois de plus, après bien des fois dans l'histoire, la Pologne, à son retour, combla une âme indigne. Elle lui offrit l'inespérée satisfaction de ses instincts de proie. En novembre 1673, Jean Sobieski triomphait des Turcs à Choçim, et sauvait l'Europe de l'Islam; le roi Wisniowiecki mourait sur ces entrefaites. En 1674, Marie voyait sur ses cheveux noirs la couronne de Pologne, revanche tant guettée des humiliations et des années perdues...

C'est surtout, hélas! dans les années de grandeur qui suivent, qu'apparaît toute la médiocrité antipathique de cette frondeuse, épouse d'un des hommes les plus généreux de l'humanité. Sans âme et sans profondeur, elle ne se doute pas un moment de l'immense rôle qu'elle pourrait jouer. Ralliée au Grand Roi, appuyée sur le fidèle amour que lui témoignait son héros, elle aurait pu faire de la Pologne une deuxième France, protégée par Louis XIV, et le protégeant par sa position des coalitions européennes. Peut-être ainsi la patrie de Jean Sobieski eût-elle sauvé celle de la reine des désastres de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et modifié pour longtemps le cours de l'histoire occidentale... Chimères que tout cela, pour une femme qui exprimait en ces termes son programme d'action : « ... qu'on fasse mon père duc et pair; qu'on donne un régiment à mon second frère, le comte de Maligny; qu'on chasse de la maison du

marquis d'Arquien un domestique allemand qui le vole; qu'on mette dans un couvent une femme de débauche qu'il a et qui lui consume tout son bien. »

En 1696, le pauvre Jean Sobieski qu'elle n'avait, à aucune heure de son existence, deviné et aimé, meurt, la laissant libre, et une fois de plus, songeuse d'intrigues nouvelles. Il faut élire un roi... L'abbé de Polignac, espérant profiter de son influence, lance dans l'arène Henri, fils de Condé, Louis son petit-fils, en cas d'échec du premier, Conti son neveu, en cas d'échec du second. Elle les combat, aveugle comme toujours aux intérêts de la France et de la Pologne. Amis, adversaires, tous s'écartent d'elle... Auguste de Saxe est proclamé roi, ne lui laissant plus de place au pays de Sobieski. A cinquante-huit ans, Marie de la Grange eut alors l'idée d'épouser l'Hetman Jablonowski, lequel comptait soixante automnes, et de courir vers de nouvelles aventures. Mais ce désir lui inspira des réflexions, et de réflexions en réflexions, se tourna en celui du salut. Elle partit pour Rome.

Pendant quinze ans, les habitués du palais Odescalchi furent témoins de scènes étranges : une vieille femme en habits somptueux, vive, rusée, insatiable de plaisirs, qui donnait de coûteux festins, des fêtes royales, jouait grand jeu, dansait la chaconne et l'allemande, s'endettaient pour offrir la comédie chez elle et bâtir des couvents au dehors...

Un beau matin, à soixante-treize ans, la nostalgie de la France la saisit. Elle s'embarque sur une galère pontificale. « Ne sachant que devenir » dit le terrible Saint-Simon « elle vint mourir au gîte après avoir fait du pis qu'elle avait pu contre sa patrie, qui le lui rendit. » Ce pays qu'elle n'avait voulu aimer lui offrit avec générosité le château de Blois pour y mourir. En 1716, elle disparaît, oubliée de la France, de la Régence, de la Pologne.

Une légende raconte que l'infatigable errante éprouva aussi un ultime désir de revoir la Pologne... Un soir

de mai 1716, murmurent encore les bonnes gens d'Outre-Vistule, le frère tourier des Capucins de Cracovie, dont le couvent abritait les cendres de Sobieski, fut réveillé par un coup de cloche. Il entrebâilla la porte et ne vit qu'un cercueil sur les marches de pierre. Il l'ouvrit. Un cadavre de vieille femme apparut, le sceptre en main, la couronne au front, dans la bouche une médaille portant ce seul nom : Marysienka... La reine implorait le sommeil éternel aux côtés de son époux.

Médiocre figure, en somme, malgré la place qu'elle tient dans l'histoire de son temps. Capricieuse, volontaire, avide d'honneurs, d'argent, vaniteuse, elle attache moins qu'une Longueville ou une Montpensier. « J'ai le cœur d'un lion » disait-elle : mot qui s'applique plutôt à son roi magnanime. Celui-ci, qui l'adorait, lui écrivait pourtant : « Vous êtes la meilleure créature du monde quand vous voulez l'être, mais il vous faut du beau temps pour vous comme pour le foin, et quand d'aventure, nous ne voulons pas quelque chose, où que nous nous entêtons à quelque chose, il n'y a plus moyen de vous faire bouger. » Pauvre héros, dont la passion pour cette femme indigne fut le défaut de la cuirasse! Elle commandait ce violent. Sous les murs de Vienne, après vingt ans de mariage, Céladon soupirait pour Astrée en une interminable et touchante correspondance : « Comme je souhaiterais pouvoir me convertir en une de ces gouttes de rosée, traverser l'espace avec elle et tomber à vos pieds. » Si Marie de la Grange avait un seul instant entrevu la grandeur de ce précieux, comme elle eût sauté et fait de magnifiques choses... « Les fées », disait la Palatine à ses heures d'esprit, « ont comblé mon fils à sa naissance... elles n'ont oublié que l'esprit de suite ». Comblée, ainsi que le Régent, de tous les dons, la femme de Jean Sobieski n'a ignoré qu'une chose... mais celle-là était l'amour de la patrie — de ses deux patries.

Marcelle MARTIN.

# Lublin

L'histoire de Lublin (65.000 habitants. Actuellement occupé par l'Autriche) est étroitement liée à l'histoire de toute la Pologne et elle y occupe une place importante. Lublin est mentionné pour la première fois par l'évêque de Cracovie, Vincent, surnommé Kadlubek, deuxième chroniqueur polonais, qui vécut à la fin du XII<sup>e</sup> et au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. D'après la légende citée par ce chroniqueur, la ville de Lublin aurait été fondée par une prétendue fille de Jules-César, qui fut la femme d'un des princes mythiques de la Pologne. Il résulte de cette légende que déjà à la fin du XII<sup>e</sup> siècle Lublin passait pour une ville fort ancienne. Une autre tradition raconte qu'une des églises de Lublin fut fondée à la fin du X<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque de l'introduction du christianisme sur les terres polonaises, et que son château fut bâti au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, par le roi Boleslas le Vaillant. Lublin, ainsi que la ville de Sandomierz, échurent en partage à la branche cadette des Piasts qui toutefois, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle déjà, s'empara de Cracovie, capitale du pays, dont la possession entraînait à sa suite la suprématie, titulaire sinon réelle, sur les autres principautés.

En 1317, Ladislas dit le Bref, avant dernier roi polonais de la dynastie des Piasts, qui réunit sous son sceptre la plupart des territoires de la Pologne et renouvela l'éclat de la couronne polonaise, dota Lublin de l'autonomie municipale. Son fils, Casimir le Grand, dont le proverbe dit « il trouva la Pologne en bois et la laissa en pierre », construisit près de la ville des fortifications qui existent encore de nos jours.

Il y a encore un autre monument, souvenir d'un fait d'une portée mondiale, que Lublin doit au roi Ladislas Jagiello. Le 15 juillet 1410, les armées réunies de la Pologne et de la Lithuanie infligèrent près de Grünwald et de Tannenberg une défaite sanglante à l'ordre allemand des Chevaliers de la Croix, secondé par les chevaliers volontaires de l'Occident et par les soldats mercenaires tchèques et moraves. Lorsque Jagiello eut appris par ses conseillers et guides spirituels que, plusieurs dizaines d'années auparavant, Sainte Brigitte avait prophétisé la défaite des Chevaliers de la Croix et qu'elle avait indiqué leur vainqueur sous le nom de Johel, il décida de fonder un couvent de sa règle. En outre, pour commémorer la victoire de Grünwald et de Tannenberg, le roi Jagiello éleva à Lublin une église sous l'invocation de « Notre Dame du Triomphe », qui est un beau monument architectonique de ce que l'on appelle le gothique polonais.

La prédilection du roi Ladislas Jagiello pour la ville de Lublin est facile à comprendre, si l'on se souvient que par le fait de l'Union de la Pologne et de la Lithuanie effectuée par le mariage de la reine de Pologne, Hedwige, avec le Grand-Duc de Lithuanie, Ladislas Jagiello, Lublin se trouva placé à mi-chemin entre les capitales des deux pays : Cracovie et Vilno. Aussi fut-il à maintes reprises le lieu de séjour de la cour royale, ainsi que le théâtre des assemblées politiques. Parmi les nombreux privilèges dont la faveur du roi dota Lublin, il convient de mentionner le droit qui lui fut accordé en 1392, de commercer avec toute la Lithuanie sans payer de droits d'entrée, et le droit de dépôt « ius emporii », conformément auquel tout marchand se rendant en Lithuanie ou en Ruthénie, devait s'arrêter à Lublin pendant dix jours et y mettre en vente ses marchandises à des prix déterminés. Il n'est donc pas étonnant que la ville de Lublin ait crû en richesses et en bien-être. Ainsi que le prouve le rapport douanier de 1564, par l'intermédiaire de la douane de Lublin se faisait un vaste commerce de bœufs, de moutons, de porcs, de draps du pays et de draps étrangers (draps de Lyon et draps d'Italie entre autres), de velours, de satins, de damas, de tapis turcs et d'autres marchandises orientales, de fourrures et de cuirs lithuaniens, de cuivre, de plomb, de fer, d'acier, de faux, etc., etc. La population de Lublin était pour la plupart polonaise. Les Juifs habitaient un quartier spécial hors de la ville. Il y avait aussi d'importantes colonies d'Allemands ainsi que d'Italiens qui exerçaient le plus souvent les professions d'architectes, de pharmaciens et de marchands. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, il existait à Lublin une société italienne de musiciens et de chanteurs ce qui prouve que la colonie italienne était assez nombreuse.

Au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles, beaucoup de jeunes gens de

Lublin s'en allaient continuer leurs études en Italie et surtout à Padoue et à Bologne. Pendant que la noblesse lublinienne étudiait exclusivement le droit et la philosophie, la bourgeoisie se vouait principalement à la médecine. Il est intéressant de noter qu'au nombre des docteurs en médecine de cette époque, il y a beaucoup de prêtres que la ville envoyait à l'étranger comme boursiers et qu'elle récompensait ensuite en leur accordant des bénéfices paroissiaux.

La polémique religieuse de la Réforme provoqua une grande activité littéraire. Déjà au XVI<sup>e</sup> siècle chaque confession possédait à Lublin sa propre imprimerie. Et comme les dissidents faisaient leur propagande en polonais et non en latin, leurs adversaires, les catholiques, étaient obligés de se servir de la même langue. Le développement de la littérature polémique religieuse entraîna à sa suite celui de la littérature laïque. Il est intéressant de noter que les premiers écrivains laïques, nobles ou bourgeois, déployèrent leur activité soit à Lublin, soit dans ses environs. Ce furent Biernat de Lublin, Nicolas Rey, Jean Kochanowski et Sébastien Klonowicz. Ce furent eux aussi qui imposèrent à la littérature polonaise le dialecte de Lublin comme langue littéraire; c'est ce qui explique le fait, que dans la province de Lublin, les paysans parlent une langue littéraire absolument pure.

A cette époque, l'histoire de Lublin se trouva liée à deux événements historiques d'une importance mondiale. Le premier de ces événements fut l'union de la Lithuanie avec la Pologne, dite « UNION DE LUBLIN ». L'union de ces deux pays qui, au début, n'était que personnelle, tendait de plus en plus à se transformer en une union réelle. Après de longues négociations, il fut convenu à la Diète de Lublin, en 1569, que les deux pays continueraient à posséder une administration distincte, mais qu'ils auraient une Diète commune et un seul roi élu par un acte commun. Après avoir été signée, l'Union fut célébrée solennellement à l'église des Dominicains à Lublin, le 1<sup>er</sup> juillet 1569.

Pendant la durée de cette Diète, le 19 juillet 1569, sur la grande place de Lublin, le prince de Prusse rendit un hommage solennel au roi de Pologne. Ce jour, où Joachim II, margrave de Brandebourg, fut admis à prendre part à l'hommage comme héritier éventuel de la branche prussienne des Hohenzollern, marque l'origine de titre légal à l'union du Brandebourg et de la Prusse Orientale, ainsi que le commencement de la puissance des Hohenzollern, et occupe une place fort importante dans l'histoire de l'Europe.

Après la mort de Sigismond Auguste qui fut le dernier roi de la dynastie des Jagellons, la noblesse polonaise et lithuanienne se rassembla de nouveau à Lublin. Peu s'en est fallu que cette ville devint la capitale de l'Etat polono-lithuanien.

Mais au moment où les habitants de Lublin jouissaient de la plus grande aisance, une terrible catastrophe s'abattit sur la ville. En 1656, lors du célèbre « Déluge » cosaque, moscovite, prussien et suédois, qui inonda la Pologne et qui a été décrit d'une façon si géniale par Henri Sienkiewicz, l'armée moscovite et l'armée cosaque s'avancèrent jusqu'à Lublin.

Lorsque, en 1794, éclata sous le commandement de Kosciuszko l'insurrection du peuple polonais contre les Russes et contre les Prussiens, la province de Lublin y prit une part active et fut publiquement citée par Kosciuszko comme exemple. Après l'étouffement de l'insurrection, Lublin échut en partage à l'Autriche. Divers fonctionnaires autrichiens s'inscrivirent de diverses façons dans la mémoire des Polonais. Il y en a eu, dont les enfants, en dépit de leur origine allemande, devinrent par la suite d'ardents patriotes polonais. Ce fut le cas de Vincent Pol, fils d'un commissaire autrichien, né à Lublin et auteur du beau poème « Chant de notre terre ».

Après avoir étouffé la dernière insurrection qui eut lieu en 1863, le gouvernement russe entreprit la russification et la conversion forcée à l'orthodoxie de la population uniate habitant en partie les districts situés à l'est des gouvernements de Lublin et de Siedlce. L'histoire du martyre de cette population, histoire qui rappelle celle des persécutions subies par les chrétiens au temps de Néron, est connue de tout le monde.

Mais le gouvernement russe ne se borna pas à considérer la province de Lublin comme un territoire qui « fut de tout temps une terre russe ». Le journal officiel du gouvernement de Lublin déclara que cette ville aussi fut de tout temps une ville russe. Le gymnase de Lublin, dirigé par un directeur ruthène appelé spécialement de la Galicie, devint pour la jeunesse polonaise un lieu de persécutions, une sorte de « travaux forcés » où l'on déportait les enfants des autres écoles. La destinée voulut que ce directeur en retraite vécût jusqu'au moment où, au début de la guerre, le territoire galicien fut envahi par les armées russes et où, à son grand désespoir, les écoles polonaises et ruthènes de la Galicie furent fermées par le gouverneur général envoyé par la Russie, et remplacées par des écoles russes. Avant de mourir, il parla avec une profonde amertume du gouvernement russe « qui avait acheté son âme pour un traitement de 2000 roubles par an » et qui fit de lui un russificateur.

Cependant, plus le gouvernement russe s'efforçait de persécuter l'idée nationale polonaise à Lublin, plus la réaction de l'opinion publique devenait énergique. Lorsque, en 1905, parmi la jeunesse polonaise commença un mouvement dans le but de boycotter les écoles russes, il fut suivi à Lublin si rigoureusement, que dans le cours de dix années 32 élèves seulement achevèrent leurs études dans un gymnase gouvernemental russe.

Lorsque, en 1914, éclata le conflit mondial actuel, il y avait à Lublin des hommes qui plaçaient leur espoir d'un meilleur avenir dans la victoire des empires centraux, et d'autres qui liaient leurs espérances avec le sort des armées des puissances occidentales; mais il n'y avait pas une seule personne qui eut signé le télégramme de remerciement au grand duc ou l'adresse d'hommage au tsar.

THADÉE CISWICKI.

(Extrait de l'« Aigle Blanc »).

BRONZES D'ART - AMEUBLEMENT - ÉCLAIRAGE  
**G. GAUTIER & P. BENOIT**  
65, Rue de Turenne, 65 - PARIS  
TÉLÉPHONE : Archives 35-75

Nous recommandons contre les maladies de l'estomac une des meilleures eaux minérales, seule gazeuse

**EAU DE POUQUES**  
(Dans toutes les pharmacies)

**AMPUTÉS BRAS ET MAINS**

ARTICULÉS, Automatiques. **CAUET**  
31, boulevard de Belleville, PARIS  
Demandez Catalogue. Envoi gratuit.

GRAND STOCK DE FIL GLACÉ  
Français et Anglais  
EN GRANDES ET PETITES BOBINES  
10.000 et 12.000 yards

TOUTES SORTES DE FOURNITURES  
pour Fourreurs, Chapeliers et Tailleurs

Maison Polonaise Armand **FISCHGRUND**  
9, Rue Saint-Merri - PARIS (IV<sup>e</sup>)

AFFECTIONS DE LA GORGE ET DES VOIES RESPIRATOIRES  
Maladies et Hygiène de la Bouche et des Dents.  
**TABLETTES OXYMENTHOL PERRAUDIN**  
OXYGÈNE PUR NAISSANT  
A base d'Oxygène Naissant, Menthol faiblement dosé, Coenostovaine, Benzate de Soude et d'Extraits végétaux d'un goût agréable.  
Souveraines contre TOUX, GRIPPES, LARYNGITES, PHARYNGITES, ASTHME, ANGINES, EMPHYSEME, 6 à 10 par jour.  
Boîtes gratuites. Laboratoire des Produits Scientia, 10, r. Fromentin, Paris.

TAILLEUR POUR DAMES & MESSIEURS  
MAISON POLONAISE

**H. HERZBERG**

14, Rue de Provence. — PARIS  
PRIX TRÈS MODÉRÉS

**TRICALCINE**

A BASE DE SELS CALCIFIQUES RENDUS ASSIMILABLES  
RECALCIFICATION DE L'ORGANISME

